

dans ces douleurs, et aussi dans ces fêtes et dans ces chastes joies. Son théâtre à elle, le voilà ; sa loge à l'Opéra, le voilà : c'est la pierre ou elle s'agenouille ; c'est l'autel où elle prie. Ses acteurs qui passent, les voici : c'est le jeune époux qui emmène la nouvelle épouse ; c'est le mort que l'on porte au cercueil ; c'est l'enfant nouveau-né qui se plonge dans les eaux du baptême ; c'est la foule innocente des beaux enfants qui viennent s'asseoir en habits de fête à la table de Jésus-Christ ; c'est le vieux prêtre en cheveux blancs, tout courbé, qui dit la messe dans ce désert, et qui bénit de ses mains vénérables la jeune femme prosternée devant sa prière ; c'est le pieux évêque qui arrive de bien loin, racontant les conversions qu'il a faites ; c'est l'archevêque qui se meurt dans son église en deuil ; ce sont, le jeudi saint, les douze vieux apôtres dont le pontife lave les pieds ; c'est la promenade dans les champs, quand il faut bénir la moisson. Certes, ce sont là de grands drames, d'imposants spectacles, de naïfs héros ; et savez-vous au monde, vous dont tous les théâtres brûlent tous les dix ans, théâtres de toile peinte et de bois pourri, savez-vous un plus beau théâtre que celui-là : l'église de Notre-Dame de Paris.

Non, non, il ne faut pas médire du bonheur que donne la croyance ; il ne faut pas prendre en pitié ceux qui savent se servir, comme il convient, des chefs-d'œuvre, des grands monuments, des pontifes illustres, des excellents génies, des bienfaits, des souvenirs, surtout des espérances d'une religion qui a dix-huit siècles ; il ne faut pas prendre en pitié ceux qui lisent Bossuet et Racine, saint Jean Chrysostôme et Pascal, Fénelon et Corneille, Châteaubriand et Lamartine ; ceux-là qui voient avec d'autres yeux que les yeux du corps, le *Compo santo* de Pise et les fresques de Raphaël au Vatican ; ceux-là qui jugent les chefs-d'œuvre en chrétiens et en artistes, qui ne séparent pas l'idée de la forme, mais qui au contraire réunissent toutes ces nobles choses : la lettre et l'esprit, l'artiste et son œuvre, l'âme et le corps.

Ainsi, par cette voie que vous croyez semée d'austérités et d'épines, cette femme est arrivée tout simplement à ce bonheur terrestre que vous cherchez vous, après lequel vous courez tous. Dans le devoir et dans la règle elle a trouvé ce qui va sans cesse s'enfuyant devant vos désordres ; pour avoir renoncé tout de suite aux plaisirs de la vanité, elle a été la maîtresse de toutes les petites vanités qui l'entourent ; sa modestie l'a servi tout autant que si elle eût réuni en elle-même tous ces orgueils amoncelés qui n'ont pas pu l'atteindre ; elle a joui de toutes les bonnes et saintes choses de la vie, sans excès, et par conséquent sans fatigue ; elle a eu sa part tout

comme vous, et la plus belle part, dans les vers du poète, dans les œuvres de l'artiste, dans la louange et dans l'admiration des hommes ; elle a joui plus que vous du ciel bleu, des fleurs épanouies, du soleil qui se lève, du chant du rossignol dans les bois ; elle a vécu moins vite que toutes ces femmes éphémères, d'une beauté si contestable et sans cœur, à coup sûr, qui paraissent et se fanent comme des plantes en serre chaude. Mettez-les en présence, celle-ci et celle-là, la femme mondaine à soixante ans, notre dévote à quatre-vingts ans, et demandez-leur où elles en sont l'une et l'autre ? La femme mondaine à soixante ans est un cadavre, un remords ; notre dévote à quatre-vingts ans aime encore, espère encore. Elle a gardé jusqu'à la fin ses trois compagnes, la Foi, l'Espérance et la Charité. La femme la plus spirituelle et la plus brillante du dix-septième, cette Ninon de l'Enclos qui avait été proclamée d'une voix unanime le plus honnête homme du royaume de Louis XIV. fêtée et adorée jusqu'à son dernier jour, et elle était bien vieille quand elle mourut, se voyant enfin sur son lit de mort, s'est écriée en poussant un profond soupir, " Si l'on m'eût proposé une pareille vie, je me scrais pendue."

Nous avons aussi oublié, mais comment ne rien oublier dans ce vaste sujet ? la femme dévote qui n'a pour tout bien que sa dévotion, pour toute fortune que sa croyance ; celle-là aussi dans un néant et dans sa misère, elle règne, elle est heureuse. Pauvre femme sans abri, l'église l'abrite ; pauvre femme sans famille, sans enfants, tous les beaux enfants que réunit l'église sont à elle ; pauvre femme sans patrimoine, elle a pour patrimoine l'aumône des honnêtes gens qui prient avec elle ; pauvre femme que personne ne connaît, elle a des frères qui la pleurent quand elle est morte. Mais, pour prouver le bonheur de celle-là, il n'est pas besoin de tant comparer. Qu'est-ce donc en ce monde qu'une pauvre vieille femme seule, infirme, abandonnée à elle-même, et qui ne croit pas en Dieu ?

J. JANIN.

(*Les Français peints par eux-mêmes.*)

F A B L E.

LES CHIENS.

Dans la cuisine, un soir, admis auprès du feu,
Par le gros chef qui ronflait dans sa chaise
Brisaut, Faraut, Miraut occupaient tout à l'aise,
Et les deux coins et le milieu,
Fort peu touchés que Castor, leur confrère,
Plus tard venu, grelottât par derrière.
" Ils sont trop bien, et moi je suis trop mal,
" Se dit tout bas Castor. Je veux partage égal :